
REVUE LITTÉRAIRE.

LA RÉFORME DU LUXE PAR LE THÉÂTRE.

LA FAMILLE BENOÏTON, COMÉDIE PAR M. VICTORIEN SARDOU.

I

Je n'ai pas l'habitude d'analyser ici les pièces de théâtre. De pareils sujets d'entretien ne me paraissent convenir qu'à demi à la gravité de ce recueil, malgré la prétention que professe ce genre de littérature d'occuper une certaine place dans le monde et de contribuer à la réforme des mœurs. Je crois que, la plupart du temps, le théâtre suit le courant au lieu de le diriger, et se borne à recevoir le ton au lieu d'entreprendre de le donner.

Toutefois, il peut arriver qu'une pièce, création d'un esprit vraiment observateur, entre dans le vif des mœurs contemporaines, et qu'elle mette, comme on le dit, *le doigt sur la plaie*.

J'aime cette expression : elle m'a toujours paru d'une vérité qui ne laisse rien à désirer. Le dramaturge, en effet, n'est pas le chirurgien qui panse la blessure, encore moins le médecin qui la guérit. Il se contente, par un contact un peu rude, de faire crier le malade ; dès que cette douleur secrète nous est ainsi révélée, nous nous tâtons à notre tour pour savoir si notre main ne rencontrera pas aussi quelque endroit sensible et douloureux.

II

La famille Benoïton est une violente satire des mœurs et aussi du luxe de nos contemporains.

Au point de vue des règles de l'art dramatique, il est difficile de trouver une pièce plus incorrecte.

Les deux premiers actes ressemblent à l'interminable préface d'un auteur qui n'aurait rien à dire, ou, si l'on aime mieux une autre hypothèse, à l'embarras bien naturel d'un homme qui s'est mis un tel sujet sur les bras et ne sait plus par quel bout le prendre. M. Sardou est trop habitué au maniement du théâtre pour ne pas savoir que, malgré les nécessités du dialogue, il est impossible qu'à la scène une aventure se passe tout entière en conversation. La difficulté était de faire tenir dans le cadre étroit d'une intrigue précise et d'une action définie, les aperçus, les réflexions, les idées qui se pressaient en foule dans la pensée de l'auteur. Décidé à satisfaire tout à la fois ses goûts de moraliste et ses instincts d'auteur dramatique, il a fait avec sa propre expérience un singulier compromis : il a sacrifié les deux premiers actes à son besoin de dissertar, sauf à prendre sa revanche dans les trois derniers, par l'intérêt de l'action, la vivacité de l'intrigue et la puissance du dénouement.

III

Mais je parle de la pièce comme si mes lecteurs en avaient devant les yeux, à ce moment même, la marche, l'intrigue et les diverses péripéties.